



CONTINUATION
DU DISCOURS
des Miseres de ce Temps.

A LA ROYNE.

Par P. de Ronsard Vandomois.



A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,
à l'enseigne S. Claude.

1562.

Avec Privilege du Roy.

Extrait du privilege du Roy.

PAR privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye, le xx. iour de Septembre l'an mil cinq cens soixante, il est enjoinct à P. de Ronfard, gentilhomme Vandomois, de choisir & commettre tel Imprimeur, docte & diligent qu'il verra & cognoitra estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les ceuvres ia par luy mises en lumiere, & autres qu'il cōposera & fera par cy apres. Inhabant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelzconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des ceuvres, qui par ledict Ronfard ont esté & seront cy apres faictes & composées, ny en exposer aucunes en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimees par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des liures ia imprimés, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant enuers le Roy qu'enuers ledict Ronfard, & des interets & dommages de l'Imprimeur par luy choisi & esleu. Le tout pour les causes & raisons contenues & amplement declarées audict privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, & scellé à double queue du grand seau, de cire iaune.

Lediect Ronfard a permis à Gabriel Buon d'imprimer ou faire imprimer La continuation du discours des miseres de ce Temps, à la Royne, iusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du iour que ledict liure sera acheué d'imprimer.



CONTINUATION DV
Discours des Miseres de ce Temps,

A LA ROYNE.



*Adame, ie serois ou du plomb ou du
bois,
Si moy que la nature a fait naistre
françois,
Aux siecles aduenir ie ne contoïs la
peine,*

*Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.
Le veux maugré les ans au monde publier,
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfans l'ont prise & deuestue,
Et iusques à la mort vilainement batue.
Elle semble au marchand, helas! qui par malheur
En faisant son chemin rencontre le volleur,
Qui contre l'estomac luy tend la main armée
D'avarice cruelle & de sang affamée:
Il n'est pas seulement content de luy piller
La bourse & le cheual, il le fait despouiller,
Le bat & le tourmente, & d'une dague essaye
De luy chasser du corps l'ame par une playe:*

A ij

CONT. DES MISERES

Puis en le voyant mort il se rit de ses coups,
 Et le laisse manger aux marins & aux loups.
 Si esse qu'à la fin la diuine puissance
 Court apres le meurtrier, & en prend la vengeance,
 Et desus vne roüe (apres mille trauaux)
 Sert aux hômes d'exèple, & de proye aux corbeaux.
 Mais ces nouueaux Tyrans qui la France ont pillée,
 Vollée, assassinée, à force despoillée,
 Et de cent mille coups le corps luy ont batu,
 (Comme si brigandage estoit vne vertu)
 Viuent sans chastiment, & à les oïyr dire,
 C'est Dieu qui les conduist, & ne s'en font que rire.
 Ils ont le cœur si fol, si superbe, & si fier,
 Qu'ils osent au combat leur maistre desfier:
 Ils se disent de Dieu les mignons: & au reste
 Qu'ils sont les heritiers du royaulme celeste.
 Les pauures incensez! qui ne cognoissent pas
 Que Dieu pere commun des hommes d'icy bas
 Veult sauuer vn chacun, & que la grand' closture
 Du grand Paradis s'ouure à toute creature
 Qui croit en Iesuschrist: certes beaucoup de lieux,
 Et de sieges seroyent sans ames dans les cieux,
 Et Paradis seroit vne plaine deserte,
 Si pour eux seulement la porte estoit ouuerte.
 Or eux se vantant seuls les vrais enfans de Dieu,
 En la dextre ont le glaïue, & en l'autre le feu

DE CE TEMPS.

Et comme furieux qui frappent & enragent,
 Vellent les temples saints, & les villes sacagent.
 Et quoy! bruler maisons, piller & brigander,
 Tuer, assassiner, par force commander,
 N'obeir plus aux Roys, amasser des armées,
 Appellez vous cela Eglises reformées?
 IESVS que seulement vous confessez icy
 De bouche & non de cœur, ne faisoit pas ainsi:
 Et S. Paul en preschant n'auoit pour toutes armes
 Sinon l'humilité, les ieunes, & les larmes,
 Et les Peres Martyrs aux plus dures saisons
 Des Tyrans, ne s'armoyent sinon que d'oraisons,
 Bien qu'un Ange du ciel à leur moindre priere
 En souflant eust rué les Tyrans en arriere.
 Mais par force on ne peut Paradis violer:
 IESVS nous a monstré le chemin d'y aller:
 Armez de patience il faut suyure sa voye,
 Celuy qui ne la suit se damne & se foruoye.
 Voulez vous ressembler à ses fols Albigeois
 Qui planterent leur secte avecque le harnois?
 Ou à ces Arriens qui par leur frenaisie
 Firent perdre aux chrestiens les villes de l'Asie?
 Ou à Zuingle qui fut en guerre desconfit?
 Ou à ceux que le Duc de Lorraine desfit?
 Vous estes dés long temps en possession d'estre
 Par armes combatus, nostre Roy vostre maistre

CONT. DES MISERES

Bien tost à vostre dam le vous fera sentir,
 Et lors de vostre orgueil sera le repentir.
 Tandis vous exercez vos malices cruelles,
 Et de l'Apocalypse estes les sauterelles,
 Lesquelles aussi tost que le Puis fut ouuert
 D'enfer, par qui le Ciel de nées fut couuert,
 Auecques la fumée en la terre sortirent,
 Et des fiers scorpions la puissance vestirent:
 El' auoient face d'homme, & portoient de grāds dents
 Tout ainsi que Lyons affamez & mordans.
 Leur maniere d'aller en marchant sur la terre
 Sembloit Cheuaux armez qui courent à la guerre,
 Ainsi qu'ardement vous courez aux combats
 Et Villes & Chasteaux vous renuersez à bas.
 El' auoient de fin or des couronnes aux testes,
 Ce sont vos morions haut-dorez par les crestes,
 El' auoient tout le corps de plastrons enfermez,
 Les vostres sont toujours de corcelets armez:
 Comme des scorpions leur queüe estoit meurtriere,
 Ce sont vos pistolets qui tirent par derriere,
 PERDANT estoit leur maistre, & le vostre a perdu
 Le sceptre que nos Roys auoient tant deffendu.
 Vous ressemblez encor à ces ieunes viperes,
 Qui ouurent en naissant le ventre de leur meres,
 Ainsi en auortant vous aués fait mourir
 La France vostre mere, en lieu de la nourrir.

DE CE TEMPS.

De Besze ie te prie escoute ma parole.
 Que tu estimeras d'une personne folle,
 Sil te plaist toutesfoys de iuger sainement,
 Apres m'auoir ouy tu diras autrement.
 La terre qu'auioirdhuy tu remplis toute d'armes,
 Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes,
 Et d'auares soldars, qui du pillage ardans,
 Naissent de sous ta voix, tout ainsi que des dents
 Du grand serpent Thebain les hommes, qui muerens
 Le limon en couteaux, dont ils s'entretuerens:
 Et nés & demi-nés se firent tous perir,
 Si qu'un mesme soleil les vit naistre & mourir.
 De Besze ce n'est pas une terre Gottique,
 Ny une region Tartare, ny Scythique,
 C'est celle ou tu naquis, qui douce te receut
 Alors qu'à Veselay ta mere te conceut,
 Celle qui t'a nourry, & qui t'a faict aprendre
 La science & les ars dès ta ieunesse tendre,
 Pour luy faire seruice, & pour en bien user,
 Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser.
 Si tu es enuers elle enfant de bon courage,
 Ores que tu le peux, rends luy son nourissage,
 Retire tes soldars, & au lac Geneuois
 (Comme chose execrable) enfonce leurs harnois.
 Ne presche plus en France une Euangile armée,
 Vn Christ empistollé tout noircy de fumée.

CONT. DES MISERES

Portant un morion en teste, & dans la main
 Vn large coustelas rouge du sang humain:
 Cela desplaist à Dieu, cela desplaist au Prince,
 Cela n'est qu'un appas qui tire la prouince
 A la sedition, laquelle desoubs toy
 Pour auoir liberté, ne voudra plus de Roy.
 Certes il vouldroit mieux à l'Ausane relire
 Du grand fils de Thetis les proesses & l'ire,
 Faire combattre Ajax, faire parler Nestor,
 Ou reblesser Venus, ou retuer Hector
 En papier non sanglant, que remply d'arrogance
 Te mesler des combats dont tu n'as cognoissance,
 Et trainer apres toy le vulgaire ignorant,
 Lequel ainsi qu'un Dieu te va presque adorant.
 Certes il vouldroit mieux celebrer ta Candide,
 Et comme tu faisois, tenir encor la bride
 Des cygnes Paphians, ou pres d'un antre au soir
 Tout seul dans le giron des neuf muses t'assoir,
 Que reprendre l'Eglise, ou pour estre veu sage
 Amander en saint Paul ie ne scay quel passage:
 De Besze mon amy, tout cela ne vaut pas
 Que la France pour toy prenne tant de combats!
 Ny que pour ton erreur un tel Prince s'empesche!
 Vn iour en te voyant aller faire ton presche
 Ayant de soubs un Raistre vne espée au costé:
 Mon dieu ce di-ie lors quelle sainte bonté!

Quelle

DE CE TEMPS.

Quelle Euangille helas! quel charitable zelle!
 Qu'un Prescheur porte au flanc vne espée cruelle,
 Bien tost avec le fer nous ferons consumés,
 Puis que l'on voit de fer les ministres armés.
 Et lors deux Surueillans qui parler m'entendirent,
 Avec un haussebec, ainsi me respondirent,
 Quoy parles tu de luy? lequel est enuoyé
 Du Ciel, pour r'enseigner le peuple deuoyé?
 Ou tu es un Athee, ou quelque benefice
 Te fait ainsi vomir ta rage & ta malice?
 Puis que si arrogant tu ne fais point d'honneur
 A ce prophete saint enuoyé du Seigneur.
 Adonq ie respondi, apellés vous Athée
 La personne qui point n'a de son cœur ostée
 La foy de ses ayeux? qui ne trouble les loix
 De son pays natal, les peuples ny les Roys?
 Apellés vous Athee, un homme qui mesprise
 Vos songes contrefais, les monstres de l'Eglise?
 Qui croit en un seul Dieu, qui croit au saint Esprit
 Qui croit de tout son cœur au sauueur Iesuschrist?
 Apellés vous Athee un homme qui deteste
 Et vous & vos erreurs comme infernale peste?
 Et vos beaux Predicans, qui fins & cauteleux
 Vont abusant le peuple, ainsi que basteleurs,
 Lesquels enfarinés au mi-lieu d'une place
 Vont iouant finement leurs tours de passe passe,

B

CONT. DES MISERES

Et afin qu'on ne voye en plain iour leurs abus
 Soufflent dedans les yeux leur poudre d'Oribus,
 Vostre poudre est crier bien haut contre le Pape
 Deschifrant maintenant sa Tiare & sa chape,
 Maintenant ses pardons, ses bulles, & son bien,
 Et plus vous criez haut, plus estes gens de bien.
 Vous ressemblés à ceux que les siebures incensent,
 Qui cuydent dire vray de tout cela qu'ils pensent:
 Toutesfois la pluspart de vos Rhetoriqueurs
 Vous preschent autremēt qu'ils n'ont dedās les cœurs.
 L'un monte sur la chaire ayant l'ame surprise
 D'extresme ambition, l'autre de couuoitise,
 L'autre qui se voit pauvre est aise d'en auoir,
 L'autre qui n'estoit rien de monter en pouuoir,
 L'autre a l'esprit aigu, qui par meinte trauerse
 Soubz ombre de pitié tout le monde renuerse.
 Bref un Peroceli aparait entre vous
 Plus sage, & continent, plus modeste, & plus doux,
 Qui reprend asprement les violeurs d'images,
 Les larrons, les meurtriers: qui de fardés langages
 N'entretient point la guerre, ains deteste bien fort
 Ceux qui plains de fureur nourrissent le discord.
 Il est vray que sa faute est chose abominable,
 Toutesfois en ce fait elle est bien excusable.
 Ha que vous estes loing de nos premiers docteurs,
 Qui sans craindre la mort ny les persecuteurs,

DE CE TEMPS.

Alloient de leur bon gré aux plus cruels suplices
 Sans enuoyer pour eux ie ne scay quels nouices.
 Que vit tant à Geneue un Caluin desjà vieux?
 Qu'il ne se fait en France un martyr glorieux?
 Souffrant pour sa parole? ô ames peu hardies!
 Vous ressemblés à ceux qui font les Tragedies,
 Lesquels sans les ioier demeurent tous creintifs,
 Et en donnent la charge aux nouueaux apprentis,
 Pour n'estre point moqués ny sifflés, si l'ysseue
 De la fable n'est pas du peuple bien receue.
 Le peuple qui vous suit est tout empoisonné,
 Il a tant le cerueau de sectes estonné,
 Que toute la Rubarbe & toute l'Anticyre
 Ne luy scauroient garir sa siebure qui empire:
 Car tant s'en faut helas! qu'on la puisse garir.
 Que son mal le contēte, & luy plaist d'emmourir.
 Il faut ce dites vous que ce peuple fidelle
 Soit guidé par un Chef qui preigne sa querelle?
 Ainsi que Gedeon lequel esleu de Dieu,
 Contre les Madiens mena le peuple Hebrien:
 Si Gedeon auoit commis vos brigandages,
 Vos meurtres, vos larcins, vos Gottiques pillages
 Il seroit execrable, & s'il auoit forfait
 Contre le droit commun, il auoit tresmal fait.
 De vostre election faites nous voir la bulle!
 Et nous monstres de Dieu le seing & la scedulle!

CONT. DES MISERES

Si vous ne la monstrez, il faut que vous croyés
 Qu'icy vous n'estes pas du Seigneur enuoyés.
 Ce n'est plus auiourd'huy qu'on croit en tels oracles:
 Faites à tout le moins quelques petis miracles!
 Comme les peres saincts, qui iadis guerissoient
 Ceux qui de maladie aux chemins languissoient,
 Et desquels seulement l'ombre estoit salutaire:
 Il n'est plus question, ce dites vous, d'en faire,
 La foy est approuuée: allés aux Regions
 Qui n'ont ouy parler de nos Religions
 Au Perou, Canada, Callicuth, Canibales,
 La montrés par effect vos vertus Caluinales.
 Si tost que cette gent grossiere vous verra
 Faire vn petit miracle, en vous elle croira,
 Et changera sa vie, ou tout erreur abonde,
 Ainsi vous sauuerés la plus grand part du monde.
 Les apostres iadis preschoient tous d'un accord,
 Entre vous auiourd'huy ne regne que discord;
 Les vns sont Zuingliens, les autres Lutheristes,
 O Ecolampadiens, Quintins, Anabaptistes,
 Les autres de Caluin vont adorant les pas,
 L'un est predestiné, & l'autre ne l'est pas,
 Et l'autre enrage, apres l'erreur Muncerienne,
 Et bien tost s'ouvrira l'escole Besziene.
 Si bien que ce Luther lequel estoit premier,
 Chassé par les nouueaux est presque le dernier.

DE CE TEMPS.

Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnye,
 Est la moindre de neuf qui sont en Germanye.
 Vous deuriés pour le moins auant que nous troubler,
 Estre ensemble d'accord sans vous dessembler,
 Car Christ n'est pas vn Dieu de noise ny discorde,
 Christ n'est que Charité, qu'amour, & que concorde,
 Et montrés clerement par la diuision,
 Que dieu n'est point auteur de vostre opinion.
 Faites moy voir quelqu'un qui ait changé de vie,
 Apres auoir suiuy vostre belle folie?
 I'en voy qui ont changé de couleur & de teint,
 Hydeux en barbe longue, & en visage feint,
 Qui sont plus que deuant tristes, mornes, & palles,
 Comme Oreste agité des fureurs infernalles.
 Mais ie n'en ay point veu qui soient d'audacieux
 Plus humbles deuenus, plus doux, ny gracieux,
 De paillards continens, de menteurs veritables,
 D'efrontés vergongneux, de cruels charitables,
 De larrons aumonniens, & pas vn n'a changé
 Le vice dont il fut au parauant chargé.
 Ie cognois quelques vns de ces fols qui vous suiuent,
 Ie sçay bien que les Turcs & les Tartares viuent
 Plus modestement qu'eux, & suis tout effroyé
 Que mille fois le iour leur chef n'est foudroyé.
 I'ay peur que tout ainsi qu'Arrius fit l'entrée
 Au Turc qui surmonta l'Asienne contrée,

CONT. DES MISERES

Que par vostre moyen il ne se vueille armer,
 Et que pour nous domter il ne passe la mer.
 Et que vous les premiers n'en supportiés la peine,
 En pensant vous vanger de l'eglise Romaine.
 " Ainsi voit on celuy qui tend le piege aux bois
 " En voulant prendre autruy se prendre quelque fois.
 La tourbe qui vous suit est si vaine & si sottte,
 Qu'estant afriandée aux douceurs de la Lotte,
 L'entends afriandée à cette liberté
 Que vous preschés par tout, tient le pas arresté
 Sur le bord estrangier, & plus n'a souuenance
 De vouloir retourner au lieu de sa naissance.
 Helas si vous auiés tant soit peu de raison,
 Vous cognoïstriés bien tost qu'on vous tient en prison,
 Pipés enforcillés: comme par sa malice
 Circe tenoit charmés les compaignons d'Ulysse.
 O Seigneur tout puissant ne mets point en oubly
 D'enuoyer un Mercure avecques le moly
 Vers ce noble Seigneur, à fin qu'il admoneste,
 Et luy face rentrer la raison en la teste,
 Luy descharme les sens, luy desbille les yeux,
 Luy monstre clairement quels furent ses ayeux
 Grāds Roys, & gouuerneurs des grādes republicques,
 Tant craints & redoubtés pour estre catholiques.
 Si la saine raison le regaigne vne fois.
 Luy qui est si gaillard, si doux, & si courtois,

DE CE TEMPS.

Il cognoïstra l'estat auquel on le fait viure:
 Et comme pour de l'or on luy donne du cuyure,
 Et pour un grand chemin un sentier esgaré,
 Et pour un Diamant un verre biguarre:
 Las! que ie suis marry que cil qui fut mon maïstre.
 D'espertré du filet, ne se peut recognoïstre,
 Il n'ayme son erreur, mais hayr ie ne puis
 Vn si digne Prelat dont seruiteur ie suis,
 Qui benin m'a seruy (quand fortune prospere
 Le tenoit pres des Roys) de seigneur & de pere.
 Dieu preserue son chef de malheur & d'ennuy,
 Et le bon heur du ciel puisse tomber sur luy.
 Acheuant ses propos ie me retire, & laisse
 Ces surueillans confus au milieu de la presse,
 Qui disoient que Sathan le cœur m'auoit couué,
 Et me grinceant les dens m'appelloient reprouué.
 L'autre iour en pensant que cette pauvre terre
 S'en alloit (ô malheur) la proye d'Angleterre
 Et que ses propres fils amenoient l'estrangier
 Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager
 M'apparut tristement l'Idole de la France,
 Non telle qu'elle estoit lors que la braue lance
 De Henry la gardoit, mais foible & sans confort
 Comme vne pauvre femme atteinte de la mort,
 Son Sceptre luy pendoit, & sa robbe semee
 De fleur de lys estoit en cent lieux entamee,

CONT. DES MISERES

Son poil estoit hydeux, son œil haue, & profond,
 Et nulle magesté ne luy haussoit le front.
 En la voyant ainsi ie luy dis ô Princesse,
 Qui presque de l'Europe as esté la maistresse,
 Mere de tant de Roys, conte moy ton malheur?
 Et dy moy ie te pry d'où te vient ta douleur?
 Elle a donq en tirant sa parole contrainte,
 Souspirant aigrement, me fit ainsi sa plainte.
 Vne ville est assise és champs Sauoysiens,
 Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,
 Miserable seiour de toute apostasie,
 D'opiniastreté, d'orgueil, & d'heresie,
 Laquelle (en ce pendant que les Roys augmentoient
 Mes bornes, & bien loing pour l'honneur cōbatoient)
 Apellant les banis en sa secte damnable
 M'a fait comme tu vois chetive & miserable.
 Or mes Roys voyans bien qu'une telle cité
 Leur seroit quelque iour une infelicité,
 Deliberoient assés de la ruer par terre
 Mais contre elle iamais n'ont entrepris la guerre,
 Ou soit par negligence, ou soit par le destin
 Entiere ils l'ont laissée: & de la vient ma fin.
 Comme ces Laboureurs dont les mains inutiles
 Laisent prendre l'hyuer un toufeau de chenilles
 Dans une feuille seiche au feste d'un pommier:
 Si tost que le Soleil de son rayon premier

A la feuille

DE CE TEMPS.

A la feuille eschaufée, & qu'elle est arrosée
 Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,
 Le venin qui sembloit par l'hyuer consumé,
 En chenilles soudain apparoit animé,
 Qui tombent de la feuille, & rempent à grand peine
 D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine,
 L'une monte en un chesne & l'autre en un ormeau,
 Et touiours en mangeant se trainent au coupeau,
 Puis descendent à terre, & tellement se paissent
 Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.
 Alors le laboureur voyant son champ gasté,
 Lamente pour neant qu'il ne s'estoit hasté
 D'etoufer de bonne heure une telle semence:
 Il voit que c'est sa faulte, & s'en donne l'offence.
 Ainsi lors que mes Roys aux guerres s'efforceoient,
 Toutes en un monceau ces chenilles croissoient,
 Si qu'en moins de trois mois, telle tourbe enragée
 Sur moy c'est espandue, & m'a toute mangée.
 Or mes peuples mutins arrogans & menteurs,
 M'ont cassé le bras droit chassant mes Senateurs,
 Car de peur que la loy ne corrigeast leur vice
 De mes palais Royaux ont bany la iustice:
 Ils ont rompi ma robbe en rompant mes cités,
 Rendans mes citoyens contre moy depités:
 Ont pillé mes cheueux en pillant mes Eglises,
 Mes Eglises helas! que par force ils ont prises!

C

CONT. DES MISERES

En poudre foudroyant images & autels:
 Venerable seiour de nos Sainctz immortels!
 „ Contre eux puisse tourner si malheureuse chose,
 „ Et l'or saint derobé leur soit l'or de Tolose!
 Ils n'ont pas seulement, sacrileges nouveaux,
 Fait de mes temples sainctz, estables à Cheuaux,
 Mais comme tormentés des Fureurs Stygialles
 Ont violé l'honneur des ombres sepulchrales,
 A fin que par tel acte inique & malheureux
 Les viuans & les morts conspirassent contre eux:
 Busire fut plus doux, & celuy qui promeine
 Vne roche aux enfers, eut l'ame plus humaine.
 Bref m'ont delaissee en extresme langueur,
 Toutesfois en mon mal ie n'ay perdu le cueur,
 Pour auoir vne Royne à propos rencontrée
 Qui douce & gracieuse enuers moy c'est monstree,
 Elle par sa vertu, quand le cruel effort
 De ces nouveaux mutins, me trainoit à la mort.
 Lamentoit ma fortune, & comme Royne sage
 Reconfortoit mon cueur, & me donnoit courage.
 Elle abbaisant pour moy sa haulte magesté,
 Preposant mon salut à son autorité,
 Mesmes estant malade, est meinte fois allée
 Pour m'apointer à ceux qui m'ont ainsi vollee.
 Mais Dieu qui des malins n'a pitié ny mercy
 (Comme au Roy Pharaon) a leur cueur endurcy

DE CE TEMPS.

A fin que tout d'un coup sa main puissante & haute
 Les corrige en fureur, & punisse leur faute.
 Puis quand ie voy mon Roy qui desia deuient grand,
 Qui courageusement me soustient & defend,
 Je suis toute garie, & la seule apparance
 D'un Prince si bien né, me nourrist d'esperance.
 Ce Prince, ou ie me trompe, en voyant son meintien,
 Sa nature si douce, & incline à tout bien,
 Et son corps agité d'une ame ingenieuse,
 Et sa façon de faire honeste & gracieuse,
 Ni moqueur, ni iureur, menteur, ni glorieux,
 Je pense qu'icy bas il est venu des cieux
 A fin que la couronne au chef me soit remise,
 Et que par sa vertu refleurisse l'Eglise.
 Auant qu'il soit long temps ce magnanime Roy
 Domptera les Destins qui s'arment contre moy,
 Et ces faux Deuineurs qui d'une bouche ouuerte
 De son sceptre Royal vont predisant la perte.
 Ce Prince acompaigné d'armes & de bon heur,
 Enuoyra iusqu'au ciel ma gloire & mon honneur,
 Et aura pour se rendre aux ennemis terrible,
 Le nom de Treschrestien & de tresinuincible.
 Puis voyant d'autre part cet honneur de Bourbon,
 Ce magnanime Roy, qui tressage & tresbon
 S'oppose à l'heresie, & par armes menasse
 Ceux qui de leurs ayeux ont delaisié la trace.

CONT. DES MISERES

Voyant le Guislan d'un courage indonté,
Voyant Monmorenci, voyant d'autre costé
Aumalle & saint André: Puis voyant la noblesse
Qui porte un cueur enflé d'armes & de prouesse:
" L'espere apres l'orage un retour de beau temps,
" Et apres un hyuer un gratieux printemps.
" Car le bien suit le mal comme l'onde suit l'onde,
" Et rien n'est assuré sans se changer au monde.
Ce pendant pren la plume, & d'un stile endurci
Contre le trait des ans, engraue tout ceci,
A fin que nos nepueux puissent un iour cognoistre
Que l'homme est malheureux qui se préd à son maistre.
Ainsi par vision la France à moi parla,
Puis tout soudainement de mes yeux s'en volla
" Comme une poudre au vent, ou comme une fumée
" Qui se ioüant en l'air, est en rien consumée.

F I N.